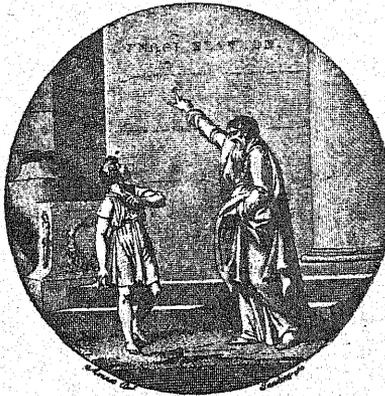


Revue anthropologique

FONDÉE PAR ABEL HOVELACQUE

PUBLIÉE PAR LES PROFESSEURS DES ÉCOLES D'ANTHROPOLOGIE
DE PARIS ET DE LIÈGE

ORGANE DE L'INSTITUT INTERNATIONAL D'ANTHROPOLOGIE



EXTRAIT

LIBRAIRIE ÉMILE NOURRY
62, RUE DES ÉCOLES, PARIS, V^e

COURS DE LINGUISTIQUE

ÉTUDE
DU VOCABULAIRE BASQUE
AU POINT DE VUE ANTHROPOLOGIQUE

NOMS DE PARENTÉ, ETAT SOCIAL,
FLORE, FAUNE, CALENDRIER, FOLK-LORE.

par M. JULIEN VINSON

Au premier abord, le vocabulaire basque paraît considérable ; le dictionnaire le plus complet et le meilleur, quoiqu'il ne soit pas parfait, celui de l'abbé R. M. de Azkue, publié à Tours, chez Mame, en 1905-1906, forme deux grands volumes in-quarto, à trois colonnes, de 561 et de 487 pages. Il est vrai qu'il a le défaut d'être trilingue, basque espagnol et français, d'autant plus que le français de M. Azkue laisse parfois à désirer. Même en réduisant l'ouvrage d'un tiers, on se trouve en présence d'un très grand nombre de mots, mais ce nombre diminue beaucoup si l'on retranche les dérivés, les composés et les mots d'emprunt. Ces derniers sont très abondants ; on peut s'en rendre compte du reste en écoutant une conversation, ou en jetant les yeux sur un livre : on observera que sur dix mots il y en a au moins cinq ou six qui sont français, espagnols ou latins.

La langue basque est certainement la plus vieille de l'Europe ; elle remonte aux temps préhistoriques. Sur le territoire où elle est parlée beaucoup de peuples ont passé, qui pouvaient exercer sur elle une action plus ou moins énergique : Ligures, Ibères, Celtes, Carthaginois, Romains, Wisigoths, Arabes, d'autres encore.

Des Ligures nous ne savons rien. C'est en vain qu'on a voulu expliquer par le basque les légendes monétaires, les noms de lieux et les inscriptions ibériennes ; il n'est pas possible de constater une parenté

quelconque ni des emprunts ; il en est de même du celtique. Quant aux Wisigoths, je ne trouve qu'une trace de leur influence, le nom du jeudi *ortsegun* « jour du tonnerre », qui est une traduction du german *donnerstag* ; le vendredi s'appelle *ortzirale* qu'on peut expliquer « le lendemain du jour du tonnerre » ; par parenthèse un autre exemple d'emprunt par imitation est le nom de la belette, *andereyer* qui signifie « jolie dame », et peut-être aussi le mot *zilhar* qui rappelle *silber*, « argent ».

Les mots arabes qu'on trouve en basque lui viennent de l'espagnol, par exemple *alcandora* « chemise », la *gandourah* algérienne ; il y a pourtant un mot que les Basques ont mieux conservé que l'espagnol, *katabute* ou *gatabute* « cercueil » : l'espagnol dit *ataud* pour l'original *tabut* précédé de l'article *al* ; je ne sais d'où vient la gutturale initiale ajoutée : le mot propre basque paraît être *illoe* « lit de mort » qui pourrait rappeler les habitudes celtiques, car il est en pierre et ouvert dans la vallée navarraise de Roncal. Les Celtes ont apporté dans l'Europe occidentale le culte des morts et l'usage des métaux.

Les idiomes latins ont fourni au basque la grande majorité des mots étrangers qu'il emploie. Ils peuvent être classés en quatre catégories : ceux qui ont été tout récemment adoptés, ceux qui datent de plusieurs siècles, ceux qui remontent à la formation des langues romanes et ceux qui ont été empruntés directement au latin ou aux langages des colons et des soldats. Ces derniers sont parfois difficiles à reconnaître, parce que les Basques les ont modifiés pour les adapter à leurs habitudes phonétiques ou parce que leur orthographe a été changée, afin de conserver la prononciation originale, que nous n'observons plus. Je citerai par exemple, *legue*, *erreguina*, *oriai*, *laquet* pour *legem*, *reginam*, *horae*, *placet*. Ce dernier mot était d'usage courant chez les Romains et il correspondait à peu près à notre « oui » ; on voit par ces exemples qu'au temps de César *c* et *g* étaient toujours durs, *h* initial n'était plus qu'un signe orthographique et *ae* se prononçait encore *ai*.

Comme exemple de mots phonétiquement modifiés, prenons *gela*, *gorputz*, *dembora*, *dorpe*, *bago*, *ohre*, *lore*, *leku*, *serora* pour *cellam*, *corpus*, *tempora*, *sturpe*, *fagum*, *honorem*, *florem*, *locum*, *sororem*. Parmi les mots de la formation romane on aurait presque tous les mots religieux ; citons *zimiltz*, « punaise » du latin *cinicem*, et *izpillu* « miroir », intermédiaire entre *speculum* et l'espagnol *espejo*. Les mots d'emprunt plus récents ne sont pas plus nombreux : *eliza* « église », *miserak* « visières (lunettes) », *erretor* « recteur, curé », *errienta* « régent, instituteur », etc. Les mots tout à fait modernes sont par

exemple *mera*, *deputatu*, *mantufla* (pantoufle), etc., *lanyer* de « danger », comme le latin *lacryma* correspond au grec *dacru* et l'espagnol *dexar* (ou *x* se prononce *ch*) au français « laisser ».

Une cause d'allongement du dictionnaire est l'existence de doublets, de mots différents, synonymes employés dans des localités différentes : *haran* et *ibar* « vallée », *chahal* et *aretze* « veau », *gakho* et *giltza* « clé », par exemple. Cela indique que les relations étaient peu fréquentes entre les diverses parties du pays et qu'il existe par suite une grande différenciation de langage et d'expressions locales. Ces doublets impliquent quelquefois des nuances : ainsi *hortz* et *hedoi* ou *odei* sont tous les deux « nuage », mais le premier est plutôt le nuage noir et le second le nuage léger, blanc ; cependant le tonnerre s'appelle *ortzanz* et *odotz* composé syncopé, le premier de *ortz* et de *azanz* « bruit », le second de *odei* et *otz*, également « bruit ». Le tonnerre a encore d'autres noms : *durrunda* et *ihurziria*, etc... Cette abondance de synonymes est fréquente chez les peuples de civilisation inférieure. Chez les Dravidiens, le même objet a quelquefois cinq ou six noms locaux différents. On y ajoute les mots sanscrits et ces derniers ont même deux formes, l'une ancienne et altérée suivant la phonétique méridionale, la seconde plus exacte. Ainsi « assemblée », sanscrit *sabâh* s'est dit *avei*, puis *çavei* ; le « monde », *lôka*, a été d'abord *ulagu* puis *ulôgam*.

Si nous écartons soigneusement les mots à emprunt étrangers, le vocabulaire purement basque qui restera nous renseignera d'une façon précise sur la mentalité, le degré de civilisation, l'organisation sociale, les mœurs, les habitudes de ceux qui le parlaient ; c'est le but principal de la linguistique qui est essentiellement une science anthropologique. On objectera peut-être que, dans toutes les langues au cours des âges, beaucoup de mots se perdent et s'oublient. L'objection est spécieuse mais il est facile d'y répondre : les mots tombés en désuétude sont peu nombreux et ils sont souvent conservés dans des localités particulières ; cela ne saurait arriver d'ailleurs pour des séries entières se rapportant à un même ordre d'idées, comme ce serait le cas du basque.

Examinons donc de près le vocabulaire pur de la vieille langue pyrénéenne ; nous ne nous occuperons que des mots simples, laissant de côté les composés, dont quelques-uns sont parfois très intéressants, par exemple *adiskide* « ami », proprement « égal par l'âge » et *ugotcho* « loup d'eau », nom donné au brochet à cause de sa voracité. Il y aurait aussi les composés mixtes comme *aberats* « riche », dérivé de *habere* « troupeau, bétail », qui n'est autre que l'infinitif *habere* ; ne dit-

ou pas en français, en parlant de quelqu'un « son avoir » pour « sa fortune » ? C'est ainsi que *pecunia* vient de *pecus*.

La première chose que nous constatons, c'est le manque absolu de termes impliquant des idées abstraites ou exprimant des idées générales : d'une part, ni loi, ni vertu, ni vice, ni justice, ni générosité, ni qualités morales ; d'autre part, aucun mot pour arbre, animal, fleur ou fruit, mais un particularisme excessif, des choses que nous distinguons par des épithètes portant des noms tout à fait différents.

Le chêne pédonculé est *haritz* et le chêne tauzin *ametz* ; l'eau courante est *ur* et l'eau stagnante *itz*, dont le nom de la mer *itsaso* est un augmentatif ; on appelle *athor* une chemise d'homme et *manthar* une chemise de femme ; il y a trois mots pour chien, *hor* « grand chien », *chakur* « chien de taille moyenne », *potcho* « petit chien ». Nous trouvons de même trois mots pour enfant ; le premier, *kume*, affaibli d'ordinaire en *hume*, *ume* s'applique aux tout petits enfants et aussi aux petits des animaux (1) : *astokume* « ânon », *arkume* « agneau de lait », *orenkume* « faon ». J'en rapproche le mot *ema* et *eme* qui, par opposition à *ar* « mâle », sert à désigner les femelles des animaux non domestiqués : *otsema* « louve ». Le composé *emakume* « petite femelle » est un des noms de la femme ; les Dravidiens ont une expression semblable ; en tamoul « femme » se dit *penpillei* « enfant femelle », et *pillei* « enfant » s'applique à certains petits animaux, notamment à la perruche et à la mangouste et même à des jeunes arbres, comme l'aréquier. Le second mot basque pour enfant est *haur*, *aur*, qui est le plus ordinairement employé. Le troisième, *sen*, proprement « adolescent, enfant pubère », est tombé en désuétude ; mais il se retrouve dans le composé *senhide* pour *senhide*, qui, avec son synonyme *aurhide* « enfant égal », est pris indifféremment pour frère ou sœur, comme le hongrois *testver* ; *sen* a formé aussi *senar* et *seme*, dont nous reparlerons.

1. *Ume*, *hume*, est employé abusivement par certains écrivains pour grand enfant, adulte et même jeune fille. Une chanson qui a eu un grand succès en Espagne, commençait par *une eder bat ikusi nuben* qui avait la prétention de dire « j'avais vu une belle enfant » ; mais le mot était impropre, car il ne peut s'appliquer qu'à tout petits enfants et est essentiellement neutre, comme dans toutes les langues primitives. En français du reste, faute de neutre, enfant est masculin et c'est très incorrectement que, depuis le dernier siècle, on le met au féminin. Victor Hugo n'a jamais commis cette faute : dans les vers qu'il a adressés à sa fille Léopoldine le jour où elle épousa Charles Vacquerie, il a soin de dire : « Va, mon enfant *béni*, d'une famille à l'autre. » On sait comment se termina ce mariage : la jeune femme et son mari se noyèrent à Villequier au cours d'une promenade en bateau et Victor Hugo en voyage apprit par hasard la nouvelle en lisant un journal de Paris.

On trouvera peut-être une généralisation dans des mots qu'on peut appeler polyonymes comme *adar* « branche d'arbre », et « corne d'animal », *ezur* « os » et « noyau », *ezti* « miel » et « douceur », mais il y a là simplement constatation pour l'un d'une ressemblance de formes et pour l'autre d'une qualité commune. Parmi les noms spéciaux il faudrait citer les six appellations absolument différentes données aux femelles des principaux animaux domestiques, vache, chèvre, brebis, truie, jument et chienne, quand elles sont en chaleur.

Je me suis déjà occupé, dans *la Revue de Linguistique*, des noms de parenté basques, mais je crois devoir reprendre aujourd'hui l'étude de cette question qui est d'une extrême importance, non seulement pour la linguistique mais surtout pour l'anthropologie. Ces noms en effet sont l'expression exacte de la constitution de la famille qui est en rapport direct avec l'organisation sociale ; et comme celle-ci évolue et se transforme à mesure que la civilisation et la mentalité progressent, la famille change et varie à son tour. Ainsi, en indo-européen, le mot fille *filia* se rapporte à l'époque pastorale : sanskrit *duhitr*, grec *thugater*, german *tochter* signifient « la personne qui traite (les vaches) », tandis que père *patr*, mère *matr*, frère *bhratr*, ont un sens plus général et sont par conséquent plus anciens : père = protecteur, mère = celle qui enfante, frère = celui qui conduit, qui accompagne.

Le premier soin à prendre est d'écarter les mots d'emprunt ; il faut donc ne retenir que ceux qui sont purement basques.

En voici la liste :

Arbaso, ancêtre.
Aitaso, grand-père, *amaso*, grand-mère ;
Burhaso, *buraso*, père ou mère (employés le plus souvent au pluriel *burasoak*, le père et la mère, les parents).
Aita, père, *ama*, mère ;
Seme, fils, *alaba*, fille ;
Haurhide, *auride* et *senhide*, *senide*, frère ou sœur, *anai*, *anare*, *anaya*, frère d'un homme, *neba*, frère d'une femme, *arriba*, sœur d'un homme ;
Ahizpa, *aizta*, *aista*, sœur d'une femme.
Izaba, *izaba*, tante ; *osaba*, *ozeba*, oncle ou tante, *iloba*, *lloba*, neveu ou nièce ;
llobaso, petit-fils ou petite-fille ;
Ahaide, aide, parent.

On remarquera que oncle est incertain et qu'il n'y a ni cousin ni cousine, ni beau-frère ni belle-sœur ; la série des termes correspondant au mariage est incomplète, il n'y a pas de mot pour femme-épouse ;

mais on a *senar* mari, *sahi* gendre, *errai* ou *errail* belle-fille, bru ; (le joli mot gascon *nore*, latin *nurum*) ; pour beau-père et belle-mère on emploie deux mots remarquables : *aitaginarreba* et *amaginarreba*. Citons encore *ezkon* se marier, cf. le proverbe *ezkont — eguna aise izanaren biharamuna* « le jour du mariage est le lendemain d'être à son aise » — *eztei* noce : *seroretarat zautan gogoa, ezteyatarat haiceac naroa* « la pensée en était vers les religieuses, le vent me fait aller vers les noces » (1).

J'ai traduit *naroa* par « me fait aller » parce que *eroan* est le caudatif de *yoan* aller, mais on lui donne ordinairement le sens de traîner, tirer, entraîner ; — *izor* « femme grosse » ; — *erdi* « accoucher », et aussi « moitié, demi, partager, diviser » — *emain*, *emagin* « qui accouche, sage-femme » où le *e* initial est évidemment pour *a* ; « garçon » se dit *mutil*, employé surtout pour serviteur domestique, mais son diminutif *mutiko* est uniquement « petit garçon » ; de même *neschka* petite fille est le diminutif de *neska* dont les autres diminutifs *neskatcha* et *neskato* sont employés pour servante, à la façon de l'anglais *maid* ; il y a aussi un augmentatif *neskaso* où Oihenart voyait *neskaoso* « fille entière, intacte, c'est-à-dire vierge », ce qui est une erreur car le mot manque aux langues agglutinantes ; il s'agit d'un fait physiologique qui échappe à l'observation et qui n'offre au peuple primitif aucun intérêt ni aucune importance. *Ar* et *eme*, *ema* sont mâle et femelle : *otsema* louve. Ces deux mots signifiaient probablement à l'origine homme et femme : le mot *gizon* m'a toujours paru moderne, les étymologistes l'expliquent par *gisa-on* « bonne espèce », mais *gisa* n'est que le français « guise » ; l'abbé Inchauspe l'interprétait « être bon », de *iz* « être » avec *g* prostétique comme dans *Guipuzcoa* pour *Ipuzcoa* : ce n'est pas sérieux.

En dravidien, *an* « mâle » et *âl* « homme », terminés par des consonnes cérébrales, sont des variantes du même mot qui signifient aujourd'hui en tamoul « individu, manœuvre, personne », mais qui a gardé son sens originel en toda. A l'époque moyenne, après que la distinction des genres eût été empruntée aux Aryas, homme et

1. Le mot se trouve dans le septième commandement de l'église des anciens catéchismes : *ezteyic eguinen eztuçu — denbora eztenian cilhegui* « vous ne ferez pas de noce, dans le temps où ce n'est pas permis. » Dans les catéchismes français le septième commandement est ainsi conçu : « hors le temps noces ne fera — les célébrant chétieusement », mais le plus souvent il est réuni au huitième : « hors le temps noce ne fera — payant les dîmes justement » ; le huitième commandement a du reste sa formule séparée « les droits et dîmes tu paieras — à l'Eglise fidèlement » : en basque, *hamarrenac paga itçaçu — primi ciarequin çucenqui* « payez les dîmes avec la prémice justement ».

femme ont été appelés *magan* et *magal*, du neutre *maga* « enfant » ; actuellement ils veulent dire fils et fille ; pour homme on se sert d'un mot sanskrit et, pour femme, on a repris un composé très ancien dont il sera question tout à l'heure.

Reprenons maintenant tous les noms de parenté et examinons-les minutieusement.

Nous constaterons tout d'abord qu'il y a cinq augmentatifs : *arbaso*, *aitaso*, *amaso*, *buraso* et *ilobaso*. Le premier vient d'un primitif *arba*, inusité mais qui devait signifier « ancien, vieillard, grand-père ». *Buraso* vient de *buru* « tête, chef ». *Ilobaso*, de *iloba* « neveu », pour petit-fils et petite-fille, n'étonnera pas ceux qui savent qu'en anglais on dit : *grand'son* et *grand daughter* ; il signifie proprement « petit-neveu » et nous voyons là une imitation du latin *nepos* et de ses dérivés ; La Fontaine dit : mes *arrière neveux* me devront cet ombrage ; au sixième livre de *l'Enéide*, Anchise montrant à son fils l'ombre qui sera plus tard Marcellus, dont la mort prématurée fut le grand chagrin de la vieille d'Auguste, dit :

Manibus date lilia plenis,
Purpureos spargam flores animamque nepotis
Hls saltem accumullem donis.

Aita et *ama* ont deux diminutifs, *aitachi* et *amatchi*, qui ont pris la signification de parrain et marraine parce que ce sont les grands parents qui ont d'habitude ce rôle protecteur ; un autre diminutif de *ama*, *amañio*, est employé pour nourrice.

Trois mots sont terminés en *ide* ; *auride*, *senide*, *ahaide* : ils sont évidemment dérivés avec *kide* « égal, compagnon » qui est conservé sous sa forme pleine dans *adickide*, *adiskide*, *odizkide* « ami », c'est-à-dire « égal par l'âge, compagnon d'âge ». *Kide* se retrouve dans d'autres mots : *ohaide*, de *ohe* « lit », qui est employé au féminin pour concubine ; *unide*, par métathèse *inude*, *iñude* « nourrice », formé de *ur* « eau courante » dans le sens plus général de liquide ; le mot signifie donc proprement frère ou sœur de lait ou plutôt simplement frère ou sœur, comme le persan *hamehîr* « qui a sucé le même lait ». Ce devait être une appellation très ancienne car, chez les peuples primitifs, les femmes ne nourrissaient que très exceptionnellement les enfants des autres ; qu'on se souvienne du portrait saisissant qu'a tracé Juvénal de la femme des cavernes, si différente des courtisanes gracieuses et délicates de la Rome impériale qui versaient des larmes pour le trépas d'un passereau ; elle offrait ses mamelles fécondes à

ses enfants déjà grands, plus horrible encore que son mari dont les digestions laborieuses attestaient la voracité gloutonne et brutale :

*Sed potanda ferens infantibus ubera magnis
Et saepe herridior glandem ructante marito.*

Quant à *ahaide*, il vient de *aha*, tombé en désuétude mais qu'on retrouve dans *ahuku*, *auku* « convoi funèbre », et *ahur* « poignée » ; il avait donc proprement le sens de « réunion, groupe » et par extension « famille » ; *ahaide* était donc « compagnon de famille, membre de la même famille » et c'était peut-être l'appellation que se donnaient entre eux les habitants de la même grotte ou du même abri.

Auride et *senide* sont tous les deux frère ou sœur : ils ne diffèrent que par le premier élément ; *aur*, *haur* est le mot ordinaire pour enfant, mais qu'est-ce que c'est que *sen* ? je crois qu'il veut dire enfant mais plutôt adolescent, car je le retrouve dans *senar* dont la signification première est évidemment « enfant mâle, jouvenceau », et dans *seme* contracté vraisemblablement de *sen-eme* « enfant femelle, jouvencelle ».

Il serait intéressant à ce propos de rechercher et de comparer les noms de parenté directs ou collatéraux dans diverses langues ; ainsi en dravidien, l'oncle et la tante sont appelés petit père et petite mère ; en latin l'oncle est le petit aïeul *avunculus*. En dravidien, frère et sœur sont désignés par deux mots différents, suivant qu'il s'agisse du frère aîné ou de la sœur aînée du frère cadet. Il y a là une idée de protection ou de déférence.

Nous avons huit ou dix mots terminés par *ba*, d'abord *arba* et *ahizpa*, où le *b* est devenu *p*, à cause du *z* ; puis deux ou trois en *aba* : *olaba*, *ozaba*, *izaba* ; trois ou quatre en *eba* : *neba*, *arriba*, *izeba*, *ozeba* ; un en *oba*, *iloba*. Ils sont tous composés avec un élément final commun. *Alaba* et *iloba* d'une part, *izaba* et *ozaba* de l'autre sont formés de la même façon et rappellent la flexion sémitique ; ces quatre mots, la variante *araba* et *anaya* « frère », commencent peut-être par le même élément, car la phonétique basque admet les permutations entre *n*, *r*, *l* et *z*. *Neba* et *arriba* sont en relation directe l'un avec l'autre mais le préfixe *ar* qui commence *arba* et *araba* est-il ici « mâle » ? alors *arriba* devrait être analysé « frère mâle d'une femme », ce qui serait absurde et n'expliquerait pas la signification actuelle « sœur d'un homme » ; il faut donc ou que *ar* ne soit pas mâle, ou que *neba* n'ait pas le sens de frère ou qu'il y ait là de graves altérations. J'ai pensé que les terminaisons en *ba* pouvaient représenter *ema* « femelle, femme » ou *ama* « mère » mais l'hypothèse est bien aventureuse et tous ces noms restent à peu près inexplicables.

Inexplicables aussi sont les mots relatifs au mariage. J'avais supposé un moment que *aitaginareba* « beau père » et *amaginareba* « belle-mère » composé de père ou mère, faire, sœur d'un homme, pouvaient signifier « père fait par la sœur » et « mère faite par la sœur », ce qui supposerait que dans la société rudimentaire où les habitants d'un même abri se traitaient de frère et de sœur, les hommes seuls qui allaient chercher des femmes dans d'autres habitations pouvaient avoir des beaux-pères et des belles-mères. Mais outre que les deux mots ne sont pas construits conformément à ce qu'on appelle le génie de la langue, ils correspondent à un état social relativement moderne et avancé. *Senar* n'a pris que très tard le sens de « mari » ; *errain* belle-fille paraît être un mot emprunté commençant par *r*. *Zuhi* « gendre » et son synonyme *senizun* paraissent exprimer une idée de servitude ; chez nos paysans encore aujourd'hui le gendre et la belle-fille sont très souvent considérés comme des auxiliaires, des espèces de domestiques. Jacob n'a-t-il pas servi quatorze ans par amour pour sa cousine Rachel ? Aussi s'en vengea-t-il à son départ en emportant les dieux de son beau père. J'imagine que la famille pastorale basque antique ressemblait à celle des patriarches de la Bible avec leurs abris identiques pour les hommes et les animaux où le père était le seigneur absolu, où les femmes partageaient avec leurs servantes les faveurs du maître, quitte à les renvoyer impitoyablement plus tard, dans un accès de jalousie rétrospective, comme fit Sarah pour Agar et son fils Ismaël. Les mots que nous venons d'énumérer ne sont pas tous de la même époque ; plusieurs ont changé de signification au cours des âges ; d'autres sont tombés peu à peu en désuétude mais en les classant, en les analysant, en se rendant compte de leur signification fondamentale, on peut établir leurs âges relatifs et reconnaître à peu près l'organisation sociale à laquelle ils correspondent.

La première série me paraît être formée de *arba* « ancien, vieillard », *aita* « père », *ama* « mère », *senar* « garçon », *seme* « fille », *auride*, *senide*, *unide* « enfant », *ahaide* « compagnon, membre du groupe, de la même famille ».

Il n'y a pas de fils, de fille, d'oncle, de tante, de neveu, de cousin ; les enfants sont communs ; seuls les tout petits s'attachent quelque temps à leur mère. Je ne vois qu'un état auquel se réfère ces mots, la polyandrie collective qui n'est autre chose que la promiscuité originelle restreinte et localisée dans les habitations. On sait que la polyandrie est le contraire de la polygamie et je l'appelle collective quand le nombre des habitants des deux sexes est à peu près égal ; les hommes primitifs s'étaient réfugiés dans des cavernes ou des

abris naturels ; les grottes de la côte cantabrique sont remarquables par les nombreuses empreintes de mains qu'on voit à leurs ouvertures et qui indiquent un nombre où sont des signes ayant pour but d'écartier les mauvais esprits ; la principale préoccupation de ces hommes étaient la nourriture ; on vivait de la chasse, de la pêche et des produits naturels du sol, mais ces ressources étaient précaires et l'augmentation du nombre des co-partageants amena à supprimer des êtres faibles, les vieillards peut-être et certainement les femmes ; on jugea suffisant d'en garder une seule par habitation, ce fut alors la polyandrie simple ; la fille unique devint l'enfant le plus important et chez les Basques le mot *seme* perdit sa signification première et désigna, sans acception de sexe, l'enfant qui devait être l'objet des soins les plus assidus, puisqu'il devait devenir quelque chose comme la prétendue reine dans les ruches d'abeille. Le mot *senar* fut bien moins employé et avec moins de précision ; on l'appliqua même aux adultes. Cependant les progrès de la mentalité conduisirent peu à peu à la capture, à la domestication, à l'élevage des troupeaux. Les ressources alimentaires s'en accrurent considérablement et on en revint peu à peu à la polyandrie collective.

Il y a encore aujourd'hui de par le monde quelques tribus polyandres. L'une des plus intéressantes est celle des Todas, dans les monts Nilagiri du sud de l'Inde ; elle est réduite à moins de mille individus, répartis en plusieurs hameaux appelés *mand*, dont chacun a son troupeau gardé par les enfants, c'est-à-dire par les garçons ; le principal est le *paldle* « homme du lait » qui a la charge de recueillir le lait, de faire le beurre ; il exerce ces fonctions trois années de suite pendant lesquelles il est astreint à un célibat absolu. Jusqu'à ce que les Anglais les eussent découvert ils mettaient impitoyablement à mort presque toutes les petites filles.

Mais l'intervention des Européens a supprimé ces infanticides et il y a aujourd'hui autant de femmes que d'hommes dans chaque habitation où la communauté est absolue. C'était une belle population, saine et vigoureuse, mais là comme en Océanie, les étrangers ont apporté les deux fléaux les plus terribles, l'alcoolisme et la syphilis.

L'élevage des troupeaux en amène la multiplication, il arrive donc un moment où il devient nécessaire de les partager et, par une conséquence naturelle, les habitations devinrent plus nombreuses, moins peuplées, mais toujours isolées. Dans chacune il y eut plus d'intimité, des affections et des préférences se manifestèrent qui conduisirent peu à peu à la monogamie. C'est sans doute à cette époque que se rapportent les mots grand-père, grand-mère, tante, oncle, neveu et

les quatre espèces de frères et sœurs. Les Dravidiens distinguent aussi quatre sortes de frères et de sœurs, mais la distinction est basée chez eux, non plus sur le sexe, mais sur l'âge : il y a le frère aîné, *annan* ; le frère cadet, *tambi* ; la sœur aînée *akakdl* ; la sœur cadette *tangei* ; il y a aussi un mot commun aux deux genres n'impliquant aucune distinction, comme chez les Basques antiques, et chez les Hongrois où le mot *testver* est employé pour frère ou sœur et lorsqu'on veut préciser, on ajoute le prénom : *Eva testverem* « ma sœur », *Eval Pál testvered* « ton frère Paul ».

C'est à cette époque sans doute que remonte le mot *tegi* qui désignait les habitations sommaires, tant pour les hommes que pour les animaux, à la place desquels on construisit plus tard pour les hommes de véritables maisons *etche* et pour les troupeaux des cabanes *ola* ; un nom patronymique est intéressant à ce point de vue, *etchola* qui signifie « cabane, maison », indiquant sans doute l'adaptation d'une cabane à l'installation d'un nouveau ménage.

Le développement de l'industrie pastorale amena le groupement des habitations en villages et la vie fut plus sédentaire ; on commença à cultiver la terre et le mariage fut alors institué ; c'est à ce moment que doivent se rapporter la plupart des mots donnés ci-dessus en dernier lieu : *senar* « mari » et les autres. Le mari était le chef de la famille avec une autorité absolue. On lui donna le titre de *yaun* qui était le titre du chef de la tribu ; sa femme unique ou préférée, car il dut y avoir des cas de polygamie, fut appelée dame *andere*, *andre* qui pourrait être un mot d'emprunt. C'est à ce moment que, par l'arrivée des Romains, les Basques entrèrent dans la vie historique.

Qu'était ce premier mariage, quelle cérémonie l'accompagnait quelles coutumes en résulta-t-il ? ce fut sans doute comme partout, une sorte de marché entre les pères de famille et la jeune fille passait d'une maison à l'autre comme un objet de consommation et une chose d'usage courant ; bien des habitudes locales rappellent la rudesse de cette civilisation pourtant avancée. Dans la région entre la Brie et au Gâtinais, j'ai trouvé une coutume traditionnelle qui doit remonter à une très haute antiquité : lorsque les époux ont reçu la bénédiction nuptiale et que le prêtre s'est retiré dans la sacristie, le père de la mariée donne le bras à sa fille et la fait monter à l'autel devant lequel il la laisse, le père du mari vient alors la chercher et la ramène alors près de son fils.

Le vocabulaire pastoral est très abondant ; les femelles des animaux domestiques prennent un nom différent quand elles sont en chaleur, comme on l'a vu plus haut. Comme exemple, je donnerai la

série *zezn* « taureau », *behi* « vache », *susai* « vache chaude », *miga* « génisse », *chahal* ou *aretze* « veau », *idi* « bœuf », *ergi* « bovillon », *ardi* « brebis », *arkara* « brebis chaude », *antchu* « jeune brebis », *bildots* ou *achuri* « agneau »... A cette époque les Basques n'avaient pas encore de maisons, ils occupaient des abris ou habitations qu'ils partageaient avec leur bétail : cf. *apheztegi* demeure de l'abbé laïque, *barrandegui* habitation à l'extrémité inférieure du pays, *behotegei* « écurie pour juments », *artegi* « bergerie ». Il en était encore ainsi, il y a sept ou huit siècles, si nous en croyons Aymery Picaud, dans le récit de son voyage à Compostelle.

Plus tard, quand on eut des maisons, *etche*, on construisit pour les bestiaux des cabanes, *ola* : cf. *artola* « bergère », *behola* « écurie ou vacherie »; car vache *behi*, et jument *behor*, se rapportent au même radical; on a aussi le composé *etchola* qui indique sans doute une étable jointe à une maison. Ces maisons devaient être très simples et très peu meublées; elles avaient des jardins, du moins le mot existe, *baratze*, mais comme tous les noms de fleurs sont étrangers, ce devait être un terrain à peine cultivé. Les céréales étaient le blé *ogi*, et le maïs; ces deux mots ont aussi le sens de pain et de galette de maïs; ce qui fait supposer qu'on ne faisait pas de farine, mais qu'on faisait griller le grain ou qu'on le broyait pour le faire bouillir. Le lait tenait une grande part dans l'alimentation; mais on n'en faisait ni beurre, ni fromage, qui portent des noms romans. Dans les jardins, quand il y en avait, on cultivait sans doute une légumineuse, *ilar*, dont le nom est donné aujourd'hui aux haricots, aux pois, aux lentilles; ces plantes poussaient d'ailleurs naturellement, comme en témoigne les lieux dits *ilarregi*, ainsi appelés à cause de l'abondance excessive de la plante en question. En fait de fruits on n'avait guère à portée que la pomme *sagar*, la poire *madari*, la prune *arhan* ou *adan*, la noix *inchaour*. Le cerisier *gerezi*, le pêcher *mertchika*, le néflier *mizpira*, le fraisier *arrega*, le châtaignier *gastrana* étaient complètement inconnus, de même que le hêtre *bago*, *phago*, *pago*. On n'élevait pas d'animaux de basse-cour. Le mot poule *oilo* est apparenté à l'espagnol *olla*, le coq est le mâle de la poule *oilar*; l'oie *antzar* et le canard *ahate* portent des noms latins *anserem* et *anatem*; le lapin est appelé *lapina* en France, *konichua* en Espagne. Mais ce qui est tout à fait caractéristique, c'est que le chat, l'animal essentiellement domestique, manquait absolument: on l'appelle *gatu*, du latin *catum*, espagnol *gato*. L'âne n'a été connu qu'à une époque récente: il s'appelle *asto*, diminutif probable du patois *ase*; il a cependant été utilisé avant le cheval; je dirai à ce propos que la

jument a été domestiquée également avant le cheval, car on retrouve le mot dans un certain nombre de lieux dits, tandis que cheval n'apparaît que dans deux ou trois: ainsi s'expliquerait l'existence des mulets, *mando*.

La charrue ancienne des Basques, *laya*, qu'on conserve encore, est un instrument rudimentaire, défectueux et malcommode qui trace à peine un léger sillon. Cette charrue imparfaite et défectueuse soulève une question importante: les Basques ont-ils eu avant l'arrivée des Romains l'usage des métaux? On sait que ce sont les Celtes qui ont introduit en Occident le culte des morts et l'industrie métallurgique: ont-ils exploité eux-mêmes les abondantes mines de fer des Pyrénées? il est permis d'en douter. Ce qui est certain en tout cas, c'est que l'âge du bronze a précédé celui du fer, comme l'a si bien dit Lucrèce:

Et prius aeris erat quam ferri cognitus usus.

Il n'y a en basque, comme dans les autres langues de civilisation secondaire, aucun mot pour airain ou bronze. Les Basques ne paraissent avoir connu que quatre métaux, l'or *urte*, *urhe*, l'argent *zilhar*, *zillar*; le fer *burdin*, *burni*, le plomb *berun*; deux de ces mots doivent avoir été empruntés, le premier aux dialectes bas-latins, le second aux Germains. Les Dravidiens, qui n'avaient pas non plus de bronze, connaissaient au moins cinq métaux auxquels ils ont donné des noms très expressifs: *pon*, le brillant, l'or; *velli*, le blanc, l'argent; *irumbu*, le sombre, le fer; *cembu*, le rouge, le cuivre; *iyam*, le plomb, probablement le lourd.

Les mots basques relatifs à l'industrie des métaux sont: *ola*, « forge »; *harotz* ou *arotz* et *erremendia*, « forgeron ». Ce dernier est évidemment emprunté; *harotz* a aussi le sens de tailleur de pierres, qui s'appelle aussi *hargin*, faiseur de pierre; il y a donc là un exemple de déviation, de changement de sens. Quant à *ola*, c'est proprement cabane pour les animaux domestiques, et on s'explique très bien qu'on ait pu y installer des forges; ces trois mots confirmeraient l'hypothèse d'une mise en usage récente. Il faut observer que *harri* est pierre calcaire, pierre de construction, pierre taillée; tandis que *haitz* avec ses variantes est montagne, roc, rocher, silex.

On cite trois mots dérivés de *haitz*: *aizkora* « hache », c'est-à-dire pierre montée sur un manche; *aitzo* « couteau », c'est-à-dire petite pierre, « *itur* », pioche, c'est-à-dire déchireur de pierre; ces mots se rapporteraient donc à l'âge de la pierre, polie ou non; mais je ne les donne que sous toutes réserves, car je me méfie des étymologies

trop faciles. *Aitzur* pourrait être le nom primitif de la charrue.

De tous ces faits, on peut conclure que les Basques, lorsqu'ils sont entrés dans la vie historique il y a vingt siècles, à l'époque de la conquête romaine, arrivaient à l'époque de transition entre l'état pastoral et la vie agricole qui avait à peine commencé. Ils devaient former des tribus indépendantes, obéissant à des chefs, les seigneurs *yaun*, et divisés en clans, commandés par des sous-seigneurs *yaube*, *yabe* (mot qui a pris plus tard le sens de maître), au-dessous desquels il n'y avait que l'autorité du père de famille, du chef de l'habitation. Je ne crois pas qu'il y eût déjà des conseils des anciens, *bilzar* ou *batzar* (de *bat* un, *bil* réunir, *zar* vieux, vieillard); ces assemblées paroissiales ou régionales étaient présidées par l'abbé laïque faisant fonction de maire, en latin *abbas* que les Basques ont transcrit *aphex* ou *apaiz*; par une de ces confusions que le D^r R. Blanchard appelle mimophonie, on a fait plus tard, en France, d'*episcopum* « évêque » *aphezakupu* et *aphezpique*, tandis qu'en Espagne on adoptait simplement *obispo*.

Les maires s'appelaient aussi *ausaphez*, de *ausa* « voisin » pris dans le sens de l'espagnol *vecino*, *vecindad*, qui servent à désigner des faubourgs, des bourgades rurales et leurs habitants, ainsi que *baldarnaphez* où il paraît y avoir un génitif *baldarren*, peut-être altéré de *bilzar*.

Les notions les plus anciennes que nous avons sur les Basques français se trouvent dans le manuscrit de Compostelle dont j'ai déjà parlé. Ce codex, qui paraît dater de 1179, est d'une époque antérieure; il est divisé en cinq livres. J'ai publié en 1882 en collaboration avec le P. Fita, de l'Académie de l'Histoire de Madrid, le livre où le pèlerin raconte son voyage. Venu de Poitiers par Bordeaux et Sordes, il entra dans le pays basque par la vallée de Cize et donne les détails suivants sur les habitants de la Navarre à cette époque (1).

Navarri et Bascli unius similitudinis et qualitatatis, in cibis scilicet et vestibus et lingua habentur; sed Bascli facie candidiores Navarris approbantur. Navarri pannis nigris et curtis usque ad genna tantummodo, scythorum more, induuntur et sotularibus, quos *lavarcas* vocant, de piloso corio scilicet non confecto factas, corigiis, circa pedem alligatas, plantis pedum solummodo involutis, basibus nudis, utuntur. Palliolis vero laneis, scilicet atris, longis usque ad cubitos, in effigie pennulæ fimbriatis, quos vocant *saias* utuntur. Hi vero turpiter vestiuntur et turpiter comedunt et bibunt.

1. Le Codex de Saint-Jacques-de-Compostelle, livre IV, publié par MM. le P. F. Fita et J. Vinson. Paris, Maisonneuve, MDCCCLXXXII, p. 16.

Omnis namque familia domus Navarri, tam servus quam dominus, tam ancilla quam domina, omnia pulmentaria simul mixta in uno catino, non cum cochleariis, sed manibus propriis, solet comedere, et cum uno scypho bibere. Si illos comedere videres, canibus edentibus vel porcis eos computares; si que illos loqui audires, canum latrantium memorares: barbara enim lingua penitus habentur. Deum vocant *urcia*; dei genitricem *andrea Maria*; panem *orgui*; vinum *ardum*; cornem *aragui*; piscem *araign*; domum *echea*; dominum domus *iaona*; dominam *andrea*; ecclesiam *elicera*; presbyterum *belaterra*, quod interpretatur pulchra terra; triticum *gari*; aquam *uric*; regem *ereguia*; sanctum Jacobum *iaona domne iacue*. Haec est gens barbara, omnibus gentibus dissimilis ritibus et essentia, malitia plena, colore astra, visu iniqua, prava, perversa, perfida, fide vacua et corrupta, libidinosa, ebriosa, omni violentia docta, ferox et sylvestris, improba et reproba, impia et austera, dira et contentiosa, ullis bonis inculca, cunctis vitis et iniquitatibus edocta, Getis et Sarracenis consimilis, malitia nostrae genti Gallicae in omnibus inimica; pro uno nummo tantum perimit Navarrus aut Basclus, si potest, Gallicum. In quibusdam oris eorundem, in Biscaglia scilicet et Alava, dum Navarri se calefaciunt, vir mulieri et mulier viro verenda sua ostendunt. In campo tamen belli prohi habentur; ad assiliendum campum improbi; in decimis dandis legitimi, in oblationibus altarum assueti approbantur: per unumquem enim diem, dum ad ecclesiam Navarrus vadit, aut panis, aut vini, aut tritici, aut alicuius substantiae oblationem Deo facit. Ubi cumque Navarrus aut Basclus pergit, cornu ut venator collo suspendit; et duo jacula aut tria, quae *auconas* vocat, ex more manibus tollit. Cumque domum ingreditur et regreditur, ore sibilat ut milvus; et dum in secretis locis vel in solitudinibus, rapacitatis causa, lateus socios silentio convocare desiderat, vel more bubonis cantat, vel instar lupi ululat. Tradi solet illes ex genere Scythorum descendisse, pro eo quod similis illis sunt moribus et similitudine.

Avant ce portrait peu flatteur des Basques et des Navarrais, l'auteur du manuscrit avait parlé du pays de Cize, terre désolée, dit-il, où il n'y a ni pain ni vin et où les habitants n'ont d'autres ressources que les pommes et le lait; aussi rançonnent-ils impitoyablement les voyageurs. En 1609, de Lancre, dans son enquête judiciaire contre la sorcellerie, constate que les Labourdins se nourrissent surtout de pommes, « fruit de transgression », et dit qu'ils sont vicieux, irréfléchis et démesurément orgueilleux!

Les Basques ne connaissent, en fait de nom de couleur, que le blanc, *churi*, *zuri*, que je rattache à une racine signifiant expansion, éclat, et le noir, *beltz*, ainsi que trois des principales couleurs du spectre: *ori*, *ohri* « jaune », *urdin* « bleu », qui vient sans doute de *ur* « eau » à cause de la réflexion de l'azur du ciel dans les ruisseaux, et *gorri* « rouge » où il y a peut-être une racine en *g* supériorité, élévation, se rapportant au disque rouge du soleil sur l'horizon à son lever

et à son coucher. Il est singulier qu'il n'y ait pas de mot propre pour vert : on dit *perde*, *pherde*, et enfin *ferde* dont la forme indique l'emprunt très récent, cf. la chanson bien connue *amore mina dutenak señale dirade — mathel ezurra seko, kolorea ferde* : « Ceux qui ont le mal d'amour sont marqués : l'os de la joue sec et la couleur verte. » Les Dravidiens qui ont un nom propre pour vert ainsi que pour rouge, blanc, noir, appellent le jaune du même nom que le safran *mandjal* et le bleu *nîlam*, nom qu'on donne aussi à l'indigo et au lotus ou nénufar nocturne.

Les Basques préhistoriques n'étaient pas de grands observateurs, ils n'ont pas distingué les constellations, ni reconnu les planètes. Le seul astre qui ait attiré leur attention est Vénus, qu'ils appellent *artizar* « étoile lumineuse ». Ils avaient pourtant un calendrier luni-solaire très bien fait. Comme tous les peuples primitifs ils mesuraient le temps par les lunaisons ; leurs mois s'appelaient *ila* « lune » ou *ilabete* « pleine lune » ; ce dernier mot indique le commencement ou la fin du mois. Aujourd'hui on donne généralement à la lune le nom de *ilargi*, qu'on traduit « lumière morte », parce que la lune ne donne qu'une lumière réfléchie ; mais cette étymologie : *ilargi* est simplement « clair de lune » ; *argi* est la lumière artificielle par opposition à *egun* « jour », soleil, lumière naturelle.

« Année » est *urte* dérivé de *ur* « eau » que je traduis « abondance d'eau, inondation » et qui se rapproche de notre *Verseau*, signe de Janvier au Zodiaque, ainsi que du sanscrit *varcha* « pluie », mais qui n'a rien de commun avec le latin *annus*, anneau, indiquant le retour périodique des saisons. A propos de saisons, quelques noms de mois sont terminés en *aro* : *hazaro* « novembre », mois de semence ; *erearo* pour *errearo* mois de chaleur, « juin ». Je crois qu'il faut voir là le reste d'une ancienne division de l'année, probablement en six saisons. Le sens de saison attribué à *aro* est justifié par le mot *gastaro*, « jeune temps, jeunesse ». Oihenart a publié, en 1657, un recueil de poésies qu'il avait composé et il l'a intitulé : *Oihenarten gastaroa* « la jeunesse d'Oihenart ». Le nom du soleil dans l'usage courant est *eguzki*, *iguzki*, *iduzki*, *iluzki*, *irurzi*, *euki*, contracté de *eguki*, dérivé de *egun* par le suffixe déterminatif spécifique *ki*. Je crois que nuit, aujourd'hui *gau*, a dû s'appeler d'abord *ilhun* « obscurité, ténèbres, extinction », d'une racine *il* à laquelle se rattache aussi *ila*, lune, mois. Deux mots seulement sont relatifs aux points cardinaux : *iphar* « vent du nord », et *hego* « vent du sud » ; *aize*, *haize* « vent » est une variante probable de *aire* « air » (*aerem*).

La principale originalité du calendrier basque est dans les noms

des jours de la semaine, qui se rapportent à plusieurs époques différentes. Le mois lunaire se divise naturellement en deux périodes, la sombre, du dernier quartier au premier, et la claire, du premier au dernier quartier ; de sorte que le mois se trouve partagé en quatre divisions égales, marquées par le premier quartier, la pleine lune, le dernier quartier et la néoménie. Mais les intervalles ne correspondent pas à un nombre d'heures formant des jours distincts et le mois ayant vingt-neuf ou trente jours, il en résulte que la semaine — nous conservons ce nom par commodité — avait sept, huit ou neuf jours. Par là s'expliquerait peut-être les divers noms que portent le même jour.

Ainsi le samedi s'appelle *larum bat*, *lauren bat* « un quart », et *nezkanegun* « dernier jour » ; le mercredi s'appelle aussi *eguazten* « dernier jour ou dernier soleil », mais actuellement il porte le nom de *asteazken*, comme le lundi et le mardi sont nommés *astelehen* et *astearte* ; on explique ces trois mots par premier, milieu, et dernier du commencement, ce qui est fort obscur. Je préférerais voir dans *aste* « mouvement, évolution » et alors les quatre semaines du mois commenceraient par *ilabete* « pleine lune », *asteazken* « dernier mouvement », *astearte* « milieu du mouvement, interruption du mouvement ou néoménie », et *astelehen*, « commencement du mouvement ». Le dernier jour de chaque semaine s'appellerait *larum bat* « un quart de la lunaison » et le dernier jour du mois *askenegun* « dernier jour ». Le lundi et le jeudi ont deux noms intéressants, presque inusités aujourd'hui : *ilen* « lunaire, lundi », et *eguen* « solaire, jeudi » que précéderait le nom *eguazten* du mercredi. Le vendredi a un nom spécial, *ebiakhoitz* ou *egubakoitz*, qui signifie jour particulier et qui était peut-être celui du huitième ou du neuvième des semaines longues.

Actuellement le jeudi s'appelle *ortzegun* « jour du tonnerre », et le vendredi *ortzirale*, qu'il faut traduire « le lendemain du tonnerre ». Il y a évidemment là une influence germanique. J'écarte les noms du dimanche *domeka* (Dominica dies), et *gande* « élévation, domination, jour supérieur », et *zapato* « samedi », qui viennent du christianisme.

Ainsi la semaine basque a varié d'après les peuples avec lesquels elle s'est trouvée successivement en contact : peut-être auparavant comptait-on simplement par nombre, comme font encore les Indiens, qui néanmoins ont un calendrier solaire.

Les Basques en tout cas n'ont pas et ne pouvaient avoir les jours de semaine désignés artistement comme faisaient les Latins et les Indiens par l'alternance ingénieuse des planètes inférieures et supérieures. Les Dravidiens, plus avancés que les Basques, connaissaient trois pla-

nètes : Vénus, *Velli*, « l'astre lumineux », Mars *Cewáy* « l'astre rouge », et Jupiter *Viarám*, qui exprime à la fois la grandeur et la distance. Mais ils ne paraissent avoir eu aucun calendrier propre, puisqu'ils ont pris celui des Aryas, comme les Malgaches ont adopté celui des Arabes (1). Je ne relève pas tous les termes relatifs à la succession des jours : hier, demain, etc. ; cependant une expression intéressante est *aurthen* « cette année, cette année-ci », qui est le locatif de *urthe* « année », de *ur* « eau » précédé de la détermination *a*, exemple remarquable de dérivation par préfixe.

L'année lunaire de douze mois n'a que 354 jours : il y a donc par an un retard de onze jours qui empêche la correspondance exacte des saisons ; aussi la plupart des peuples ont-ils dû ajouter de temps en temps à l'année un treizième mois, c'est ce qu'ont fait les Basques : il est facile de s'en rendre compte. Leurs mois portent des noms relatifs aux variations météorologiques et aux grandes opérations culturelles ; il y avait la lune des eaux, la lune de la semence, la lune noire, la lune du froid, la lune de la moisson, la lune de la sécheresse ; ces noms ont été donnés plus tard aux mois solaires, mais avec une certaine incertitude (ainsi le mois noir est décembre ou janvier) ; cette variabilité vient évidemment du défaut de correspondances exactes. Septembre a deux noms qui nous renseignent d'une façon précise : *iraila* et *buruila* ; on les explique ordinairement par « mois de la fougère » et « mois des épis » ; la première traduction est difficile à admettre quoique ce soit l'époque où l'on coupe dans les landes la fougère pour en faire la litière dans les étables : la contraction de *iratze-ila* en *iraila* est grammaticalement impossible, mais le radical *ira* signifie « passer, monter, traverser, durer » ce qui donne à *ira-ila* le sens de « mois de passage, mois transitoire » ; ce devait donc être le nom du treizième mois qui s'intercalait entre le onzième et le douzième dans l'année *epagomène*, comme disent les Grecs. *Buruila* est interprété « mois des épis », parce que *buru* a le sens d'*épi*, mais la moisson ne se fait pas en septembre, c'est juillet qui est le mois de la moisson, *ustaila* ; *buru* d'ailleurs est avant tout « tête, extrémité », cf. *hiriburu* « extrémité de la ville, capdevillé », *zubiburu* Ciboure « cap de pont », *oihamburu* « cas de bosc », cf. la « Teste de Buch ». *Buruila* est donc « mois de tête, mois terminal, d'où nous pouvons conclure que l'année

1. Les Arabes ont gardé l'année lunaire pure ; aussi commence-t-elle à toutes les époques de la nôtre. de sorte que 100 années musulmanes ne font que 97 années chrétiennes. Pour la correspondance des dates il faut donc retrancher 3 0/0 du chiffre donné et ajouter 621,54 date décimale de l'hégire, fuite de Mahomet de La Mecque, le 15 juillet 622.

basque commençait ou finissait à la pleine lune de l'équinoxe d'automne. Le jour de l'an devait être l'occasion d'une grande fête. Strabon rapporte que les montagnards des Pyrénées fêtaient la pleine lune par des chants et des danses devant leurs portes. Le jour de l'an s'appelait *eguerri*, *eguberri*, *egubarri* « jour nouveau », comme en persan moderne *nauróz*. On appelle ainsi aujourd'hui la Noël la seule fête chrétienne qui n'ait pas un nom latin : on sait que pendant longtemps l'année commençait à la Noël, il n'est donc pas surprenant que les Basques lui aient donné le nom de leur jour de l'An.

Ce calendrier était-il en usage avant l'arrivée des Romains ? Je ne le crois pas ; on comptait probablement par lunaison, mais le calendrier n'a dû être réglé et combiné qu'aux premiers temps de la vie historique, de la vie agricole.

La mention de la Noël m'amène à poser la question : les ancêtres des Basques, il y a deux mille ans, avaient-ils une religion ? Je suis forcé de répondre négativement, car dans le langage on ne trouve aucune trace d'un culte ou d'une superstition quelconque. Le seul mot qui se rapporte à cet ordre d'idées est *azti* « devin », mais on ne peut rien en conclure. Tous les mots religieux sont empruntés au latin de décadence, aux patois, aux langues romanes, par exemple *gurutze* « croix », *garaxia* « grâce », *zeru* ou *zelu* « ciel », *orazio* « oraison », *garizúma* « carême », *pregari* « prière », etc. La prononciation et l'orthographe de ces mots indiquent l'époque de l'emprunt ; cependant, *aingeru* « ange », a gardé la prononciation dure du *g* ; un mot bizarre *garthademborak* est une transcription altérée de notre « quatre temps ». La Toussaint, dont le nom français est formé d'un pluriel et d'un singulier masculin, s'appelle *omiasaindu*, c'est-à-dire *omnia sanctum*.

Parmi les divers noms des mois, il y a une série d'ailleurs incomplète en *aro* qui signifie temps, époque, saison ; *hazaro* époque des semences, novembre ; *otsaro* époque des feuilles, mai ; *errearro* pour *errearo*, époque brûlante, juin.

Est-ce là le reste d'un calendrier solaire local formé après la conquête romaine et qui n'a pas été généralisé, ou l'indication d'une division de l'année en saisons météorologiques ou culturelles ? Actuellement « été » se dit *uda* qui veut dire sans doute « chaleur » ; printemps est *udaberri* « nouvelle chaleur », *udalehen*, première chaleur, et automne *udazken*, *udazten*, « dernière chaleur » ; l'hiver s'appelle *negu*, adaptation évidente du latin *nivem*.

Mais à quelle époque les Basques sont-ils devenus chrétiens ? Le

christianisme s'était répandu de bonne heure en Provence : les premiers actes authentiques de martyrs, ceux de saint Irénée et de sainte Blandine à Lyon, sont de la fin du 11^e siècle ; il y avait probablement beaucoup de chrétiens dans les provinces de l'ouest et en Espagne ; mais les Basques, dans leurs montagnes sont restés en dehors du mouvement. Les Wisigoths, qui étaient ariens, ne paraissent avoir exercé aucune action sur les populations des Pyrénées-Occidentales. L'accession des Basques au christianisme a dû se faire après la retraite des Maures, vers le 9^e siècle. Cette hypothèse se trouve confirmée par la légende de saint Léon, l'apôtre des Basques. Il était évêque de Rouen ; sur l'inspiration divine, il vint évangéliser les Basques ; son œuvre terminée, il passa à Bayonne. Un jour qu'il était sorti dans la campagne au sud-est de la ville, des brigands l'assaillirent et lui coupèrent la tête à l'endroit où se dresse aujourd'hui une croix de fer, au delà des remparts, à gauche de la route d'Espagne ; le saint resta debout, quoique les assassins l'eussent poussé du pied, puis se baissant, il ramassa sa tête et, la portant dans ses bras, il descendit jusqu'auprès de la rivière, à environ cinq cents mètres ; là, il tomba et à l'endroit même jaillit la fontaine qui porte son nom. L'événement se serait passé en 844 ou 904. Je ne discute pas ici la légende, mais il y a dans l'hagiographie catholique un certain nombre de saints céphalophores, ainsi les ai-je nommés : saint Denis de Paris, sainte Quitterie d'Aire, sainte Valérie, sainte Ausone, sainte Solange du Berri, saint Gaudens, saint Genés, saint Piat, saint Aventin et d'autres encore.

Comme on sait, le mythe a pour origine un artifice des sculpteurs ; ayant à représenter un personnage décapité et voulant lui conserver son identité, ils ont imaginé de lui mettre la tête entre les mains et le public a pris la figure pour la réalité. Saint Léon est le patron de Bayonne et le protecteur des marins ; l'eau de sa fontaine a eu longtemps la réputation de guérir toutes les maladies. Mais il existe une superstition très intéressante : si l'on passe le 1^{er} mars, jour de la fête de saint Léon, près de la fontaine, on est surpris d'y voir des femmes de toutes les conditions qui viennent boire un verre d'eau, sur lequel quelques-unes grattent de l'ongle la statue décapitée qui se trouve là. Si l'on s'informe, on apprend que ces femmes sont enceintes et que l'eau de la fontaine a le privilège de rendre les grossesses moins pénibles.

C'est certainement une survivance d'un culte local très ancien, antérieur aux Romains et au christianisme. La fontaine actuelle était probablement une de ces sources fécondantes, si nombreuses dans

l'antiquité païenne ; il y en a encore dans beaucoup de pays. La pagode de Villenour, à l'ouest de Pondichéry, renferme un étang dont les eaux passent pour donner la fécondité aux femmes stériles. On raconte qu'une célèbre bayadère du Nord, Sarvàngasudari, « belle de tout le corps », qui avait amassé de grandes richesses, se désolait de ne pas avoir d'enfant à qui elle pût laisser sa fortune. Elle vint en pèlerinage à Villenour, accomplit les rites sacrés, se baigna dans l'étang et eut la satisfaction d'entendre une voix sortir du temple, la voix du Dieu qui lui disait que sa piété serait récompensée et qu'elle obtiendrait l'objet de ses désirs. Pendant son voyage de retour, elle rencontra un beau jeune homme et quelques temps après eut un fils.

On dira peut-être que les Basques antiques avaient une religion puisqu'ils ont un mot pour « Dieu », *Yaungoikoa*, qui varie suivant les dialectes en *Yangoikoa*, *Yainkoa*, *Yinkoa* ; mais ce mot, qui veut dire « le Seigneur d'en haut », est une expression métaphysique composée à une époque relativement récente. Elle a l'article *a* et il lui est nécessaire puisqu'il s'agit d'une personnalité déterminée. J'ai fait voir plus haut que le basque primitif n'avait pas d'article et qu'il s'en est fait trois, au moyen de ses pronoms démonstratifs, à l'imitation des langues romanes et après elles. Le texte français le plus ancien que nous possédions est le serment de Strasbourg de 842. Il ne s'y trouve pas un seul article ; notre langue, la première des néo-latines qui se soit développée, ne l'a employé, d'une façon générale et ordinaire, que vers le 10^e siècle et par conséquent le basque n'a pu en avoir qu'au 11^e.

Dans la petite liste du Codex de Compostelle, reproduite ci-dessus, quelques mots ont l'article et deux ne sont pas conformes au langage actuel ; ce sont précisément « dieu » *urcia*, et « prêtre » *belaterra*. En ce qui concerne ce dernier, j'admets qu'au 13^e ou 14^e siècle, *aphez* n'avait pas encore le sens de prêtre ; quant à *urcia*, le prince L.-L. Bonaparte y voit *ihurziria* « le tonnerre » ; je n'y contredis pas, mais ce mot autorise à croire qu'*Yaungoikoa* n'était pas encore en usage. Aymery Picaud ne dit pas où il s'est renseigné ; c'est probablement dans un de ces couvents où les pèlerins recevaient une hospitalité gratuite ; il y avait là des lettrés et des hommes instruits, qui n'avaient aucune raison pour tromper les voyageurs. En transcrivant ces notes, Aymery a-t-il fait une confusion ou une erreur ? il serait singulier qu'il eût oublié *Yangoikoa* puisqu'il donne pour saint Jacques *Iauna donne Iaccue* et pour la sainte Vierge *Andrea Maria*. Il est remarquable, à propos de l'article, que le mot d'emprunt *errege* « roi » ne le prenne pas aujourd'hui et soit traité comme

un nom propre. Il l'a pourtant dans le manuscrit : *errequia* « le roi » ; j'y vois la preuve qu'à l'époque d'Aymery Picaud l'article était d'invention assez récente et qu'il y avait quelque incertitude dans son emploi. Quelques amateurs qui ont voulu traduire des morceaux d'auteurs classiques, entre autres le capitaine de douanes J. Duvoisin qui a traduit les premiers livres de Télémaque, d'après une édition expurgée (pauvre Fénelon !), ont fabriqué le féminin *Yainkossa* « déesse », mais outre que la terminaison *sa* me paraît douteuse et incertaine, le mot est mauvais, parce qu'il a été fait avec la préoccupation de l'idée et la méconnaissance du sens. *Yaungoikoa* étant le seigneur suprême, le dieu unique et universel, ne saurait avoir de féminin ; ce devrait être d'ailleurs *Andregoihoa* « la Dame d'en haut » ; mais on ne comprendrait pas et le mot ne voudrait rien dire. Je proposerais pour les dieux du paganisme classique *Yaungoikoa Andre Zerukoa*, Seigneur et Dame du ciel, en prenant le ciel pour l'Olympe que faisait trembler le froncement de sourcil de Jupiter.

Yaungoikokoa n'est donc pas un mot préhistorique. Le prince L.-L. Bonaparte, se basant sur ce que, d'après Strabon, les montagnards des Pyrénées fêtaient la pleine lune, et sur le nom roncalais de cet astre, *goiko*, y voyait une contraction de *Yaungoikokoa* « le seigneur de la lune » ; il en concluait que les Basques antiques devaient adorer le personnage mythologique qu'ils croyaient voir dans la lune et dont il aurait été le maître et le gouverneur. Je lui fis observer qu'il était plus simple de traduire « le seigneur lune » et de supposer que c'est la lune même qui était l'objet du culte. Mais ces hypothèses ne sont pas sérieuses, les fêtes des montagnards ne prouvent rien, et le sens particulier de *goiko* est une originalité locale, presque une fantaisie individuelle.

L'abbé Darrigol, supérieur du grand Séminaire de Bayonne, dans sa *Dissertation sur la langue basque*, publiée en 1827, traduit « le bon maître d'en haut » parce qu'il regarde *yaun* comme formé de *yabe on* et il ajoute naïvement : « quoi de plus philosophique ? » ; mais c'est *yabe* ou plutôt *yaube* qui vient de *yaun* par l'addition du suffixe *b* « sous ».

On a voulu voir un nom de divinité basque dans cette inscription des Pyrénées, *baicorixo deo* ; il y a là, disait-on, *baigorri*, nom d'une vallée de la basse Navarre qui pouvait être celui d'un dieu. Mais la véritable lecture est *baicorixo*, et c'est un mot gaulois, comme *Vercingétorix*. Ce dernier, qu'on prononçait *ouer-kingueto-rix* (1), qui

1. *V* latin se prononçait comme le double *W* anglais. L'interjection du gaulois

signifie « grand guerrier chef », est un titre plutôt qu'un nom ; il n'y a là rien de basque.

Baigorri est vraisemblablement abrégé de *ibai gorri* « rivière rouge » ; dans la vallée de ce nom, les eaux de la Nive ont une teinte rougeâtre à cause de l'oxyde de fer qu'elles tiennent en suspension. On a voulu par analogie expliquer Bayonne, *Bayona* en latin et en basque comme composé de *ibai ona* « la bonne rivière », mais, on ne voit pas pourquoi la rivière serait meilleure là qu'ailleurs, ni pourquoi elle prendrait un nom basque précisément à l'endroit où le basque n'est plus parlé sur ses bords ; de plus ce mot aurait l'article qui ne se trouve dans aucun nom topographique basque. Je préfère voir dans Bayonne l'augmentatif gascon *Bayonne* du bas-latin *Baia* « baie, golfe ». L'Adour, après avoir reçu la Nive, formait en bas de la ville une large et vaste courbe d'où, montant parallèlement à la côte, il allait se jeter dans la mer à quelques lieues plus au nord. C'est au XI^e siècle que Bayonne prit ce nom, elle s'appelait précédemment *Lapurdum* ou *Civitas lapurdensis* ; c'était un poste militaire romain, résidence du tribun de la cohorte novempopulanienne. On y retrouve *laphurdi* et *laburdi*, « pays de labourd », que les étymologistes implacables traduisent « pays de voleurs », du basque *laphur*. Il est difficile d'admettre que des gens se reconnaissent eux-mêmes pour voleurs ; la véritable étymologie doit être celle donnée par le docteur Etcheberry de Sare dans une brochure qu'il a publié en 1748, *lauurdi* « quatre cours d'eau », c'est-à-dire pays arrosé par quatre rivières, la Bidassoa, la Nivelle, la Nive et la Bidouze ou l'Adour. Il est intéressant de faire remarquer à ce propos le synchronisme entre le changement de nom de la ville, l'établissement d'un évêché à Bayonne, la formation de la légende de Saint-Léon et le passage du pays sous la domination anglaise par le divorce de Louis VII et le mariage d'Aliénor avec Henri Plantagenet.

Le folk-lore ne saurait nous donner aucune indication précise sur la question religieuse. D'après un proverbe, il y aurait dans certaines parties de la Soule un mot spécial pour diable, *tussuri*. Mais ce mot, comme l'indique son initiale dure, paraît être emprunté ou de composition récente. Les personnages des contes populaires sont les

vainqueur sonnait *ouai ouictis* (*Væ Victis*), ce qui la rend plus railleuse et plus méprisante. Cicéron rapporte que, lorsque Crassus préparait sa malheureuse expédition contre les Parthes, le public qui assistait à l'embarquement des troupes et du matériel fut péniblement impressionné par le cri d'un marchand de figues de Caunès, *caunés*, qui se confondait avec *cave ne eas* « prends garde, n'y va pas ! »

mauvais génies, *lamina*, empruntés probablement au latin *lamia*, le « seigneur sauvage » *basa-yaun*, *baso-jaun*, dont le pied laisserait sur le sol une empreinte ronde, le *tärtaro* inintelligent qui remplace le géant, l'ogre (hongrois), le bougre (boulgre, bulgare) d'autres pays, et le tiers-serpent *heren-suge*. Un mot qui sert d'épouvantail aux petits enfants est *mamu*, employé dans le sens de « monstre » et qui pourrait être onomatopéique. Il y aurait aussi à côté du devin *azti*, le *belhagile*, « faiseur d'herbes » ou de philtres. A ce propos je rappelle que M. le comte Bégouen vient de signaler dans une caverne préhistorique de l'Ariège un dessin représentant un homme nu avec une longue barbe et une queue de bœuf attaché aux reins. Il y voit l'image d'un sorcier, conjureur, ou guérisseur comme on en trouve chez de nombreux peuples. Ce dessin remonterait à environ cent cinquante mille ans. Les Basques sont certainement encore plus anciens. Les Dravidiens avaient aussi des devins qui étaient ambulants et qui portaient même des messages : on les appelait *párppán* qui signifie « celui qui voit », mot maladroitement assimilé par un évêque anglican au grec *episcopos*. On l'applique aujourd'hui par dérision aux brahmanes.

Des faits exposés ci-dessus et des considérations qui les suivent, nous pouvons dire que la langue basque est la plus vieille du monde puisqu'elle conserve des mots qui se rapportent aux premiers âges préhistoriques ; le lecteur pourra en dégager des conclusions relatives à la mentalité et au degré de civilisation des Basques au 11^e siècle avant notre ère.

